

Correspondance

Hélène Pedneault and Nathalie Petrowski

Number 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26565ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pedneault, H. & Petrowski, N. (1989). Correspondance. *Jeu*, (50), 43–54.

correspondance

Nous vous proposons un échange de courtes lettres, sur des sujets reliés au thème de la section.

Presque ex-journaliste (une partie de ses «Chroniques délinquantes», parues dans le magazine féministe *la Vie en rose*, a été publiée en recueil), Hélène Pedneault pratique toutes les formes d'écriture: chanson, nouvelle, théâtre, cinéma, et fait régulièrement de la radio. Son premier texte dramatique, *la Déposition*, créé à l'Espace Go dans une mise en scène de Claude Poissant, a été publié chez VLB en 1988. Elle écrit actuellement un livre sur Clémence Desrochers, *Notre Clémence*, à paraître cet automne.



Léna Fulvi. Louise Laprade dans *la Déposition*. Photo: Louise Oligny.

Jonquière, le 1^{er} mars 1989

Ma chère Nathalie P.,

Me voici chez moi, au Saguenay, près de cette rivière exagérée qui est aussi la patrie de mon personnage de *la Déposition*, Léna Fulvi, tout aussi sauvage que ces fjords qui forcent le Saguenay à cracher ses eaux impétueuses dans le golfe du Saint-Laurent. Parce que si on lui avait donné le choix, si le roc ne l'avait pas harnachée naturellement, on se doute bien que cette rivière aurait envahi le Québec! Déjà qu'elle se tire un rang en ayant des marées et qu'elle coule dans un Royaume. Ça donne aux habitants de ses rives un petit côté fendant qui n'est pas pour déplaire, ça nous change du Complexe de la Défaite qui s'est transformé miraculeusement en Excellence ces dernières années. Les indulgences qu'on a collectionnées pendant l'âge d'or des curés ont dû rapporter des dividendes!

Je suis donc à Jonquière depuis quatre jours. Une troupe d'ici, la Rubrique, a remonté ma pièce, à deux pas de la ruelle Tremblay où je suis née. C'est devenu le parking de Chez Bou-Bou, une pizzeria très célèbre sur la *main*, Saint-Dominique. Je suis contente, mais j'avais un peu peur. Toute ma famille est encore ici. Mais sais-tu quoi? La rumeur circule que ce qui est raconté dans *la Déposition* est vrai, c'est-à-dire que j'aurais tué ma mère dans les mêmes circonstances que Léna Fulvi a tué la sienne. Le

soir de la première, je m'attendais vaguement à ce que la police m'attende à la sortie du théâtre. Mais non. Les gens sont méchants ou inconscients ou stupides, ce qui est pareil dans certains cas.

Tout ça pour te dire que le théâtre, c'est la vie. Je devrais être ravie au fond parce que ça prouve que ça doit sonner vrai. Quand la pièce a été créée à Montréal, j'ai bien vu que des tas de gens croyaient avoir tué leur mère. Même des hommes se sont identifiés à Léna Fulvi. C'est pour dire. Les gens ont dit: «C'est drôle, on a réagi comme au cinéma. On s'est identifié au personnage, comme au cinéma. On a pleuré avec elle et on s'est retenu de pleurer *avec elle*, comme au cinéma.» J'étais contente, j'avais justement écrit un film *live*.

C'est pour ça que j'écris. Pour faire rire et pour faire pleurer, mais sans masturber la corde sensible à grand renfort de vibreur comme certain-e-s le font. Je n'aime pas le pathos et le mélo. Je veux seulement faire rire ce qui n'a pas été ri et faire pleurer ce qui n'a pas été pleuré.

L'art devrait pourtant changer le monde et chacune des personnes qui est en contact avec lui. Surtout le théâtre, cet art qui a précédé tous les autres, cet art direct, sans écran et sans filet. On devrait pouvoir faire du théâtre avec rien, avec un texte et des corps. Et comme disait Patricia Nolin, dans la période postnucléaire, même s'il n'y a que cinq survivants, il s'en trouvera bien un pour se fendre d'une grimace ou raconter une histoire afin de garder l'espoir. Celui-là réinventera le théâtre, alors que toute la pellicule aura brûlé et qu'on ne pourra plus brancher aucun projecteur.

Vois-tu la sorte de théâtre que j'aime? Tout ça pour te dire que je n'aime pas beaucoup le théâtre qui se fait. L'an dernier, j'avais dit en entrevue que je n'aimais pas le théâtre institutionnel. Mettons que le journaliste avait rapporté un peu crûment mes propos, mais c'était exact. À la suite de l'article, monsieur Jean Duceppe m'a fait dire, par son attaché de presse, que je n'avais pas le droit de dire ça publiquement et que je méprisais les milliers

d'abonnés de son théâtre. Mais non. S'il savait comme le mépris ne fait pas partie de ma vie. Il fait déjà tellement partie des structures de la société que je refuse de le porter en moi. C'est ma petite guérilla personnelle.

C'était beau, *la Déposition* à Jonquière. Il n'y a que là que j'aurai pu entendre cet accent du Saguenay dans la bouche des actrices et de l'acteur. C'était particulièrement touchant. Le Saguenay — en filigrane dans la pièce — devenait là un élément de premier plan, à deux pas de la Rivière-aux-Sables de mon enfance. La production jonquéroise supportait complètement la comparaison avec l'originale. «C'est bon pour du théâtre régional.» On entend ça souvent. Non. C'est bon, point.

J'écris pour continuer d'espérer. Je n'écoute plus la télévision pour la même raison. Je ne suis pas au meilleur de ma forme. Et toi? As-tu pris l'écriture par le chignon du cou pour lui faire cracher ce qu'elle refuse de dire? J'ai appris que tu avais fait un film, je ne savais pas. Je suis un peu en dehors du circuit depuis un an, excuse-moi.

Bon, j'en ai écrit trop long, ils vont encore me couper. J'ai de la misère à me ramasser en ce moment. C'est le moindre de mes soucis. Qu'ils se débrouillent.

À toi,

Hélène P.

P.S. Je déteste le réalisme au théâtre. Quand je dis que je veux toucher le vrai, je dis que je n'écris jamais pour reproduire ce qui est. Même les photos mentent. Ce qui ne ment jamais, c'est ce qu'on ne sait pas. Et comme dirait Léna Fulvi: «Je préfère chercher quelque chose qui n'existe pas plutôt que de trouver quelque chose qui ne m'intéresse pas.»

Commentatrice de la scène culturelle québécoise depuis plusieurs années, Nathalie Petrowski, journaliste au *Devoir*, y a tenu longtemps la chronique «Humeurs»; une partie de ses articles a été rassemblée en un ouvrage paru aux Éditions Saint-Martin, *Notes de la salle de rédaction*. Elle a coanimé l'émission *la Grande Visite* à la télévision de Radio-Canada, et vient de réaliser un film pour l'O.N.F. Elle couvre actuellement le secteur «télé» au *Devoir*.

Montréal, le 15 mars 1989

Chère Hélène P.,

Je t'écris de Montréal sous la pluie, Montréal qui attend désespérément le printemps. Tu me parles du théâtre que tu n'aimes pas et je me rends compte que je ne sais pas très bien comment me situer face au théâtre. J'y vais de temps en temps, jamais par obligation professionnelle, toujours par curiosité, portée par la rumeur et par une certaine nécessité. Et il faut croire que je n'ai pas ressenti cette nécessité depuis un bout de temps puisque je ne suis allée au théâtre que trois fois cette année, deux fois pour Robert Lepage et une autre, pour Carbone 14.

Je ne sais pas pourquoi. Pas envie, pas de temps. Aucune rumeur n'est parvenue à mon oreille qui m'ait donné le goût de quitter le confort indifférent de ma télé pour braver la nuit froide

«La vie au cinéma est contenue par un cadre.» Photo de Denis Roche parue dans *la Disparition des lucioles (réflexions sur l'acte photographique)*.



qui mène jusqu'à la salle de théâtre.

Ces temps-ci, je regarde la télé plus souvent qu'autrement. Je regarde la télé ou je vais au cinéma. Ce n'est pas que je ne m'intéresse plus au théâtre, c'est peut-être le théâtre qui ne s'intéresse plus à moi. Ce qu'il m'offre ces jours-ci, c'est des vieilles pièces écrites il y a longtemps et montées par des gens que je n'admire pas particulièrement. Mais ce n'est pas juste une question de représentation ni de mise en scène. C'est aussi une question d'organisation de l'espace et du temps.

Ce que j'aime avec la télé ou le cinéma, c'est la disponibilité qu'ils m'offrent chacun à leur manière. Je peux ouvrir la télé quand ça me chante et décider d'aller au cinéma presque à n'importe quelle heure de la journée. Au théâtre, je me bute à un rituel quasi religieux. Ce n'est jamais affaire de dernière minute, jamais spontané. Il faut réserver, s'habiller, socialiser, s'asseoir et s'enfermer. Je n'aime pas l'enfermement auquel me contraint le théâtre. Je me souviens qu'en revenant de New York, je rentrais dans un théâtre et j'étouffais, littéralement, physiquement. Je ne pouvais supporter le huis clos et surtout la présence des autres — du public comme des acteurs. Je n'aimais pas le poids de leur collectivité sur moi.

Si une émission de télé m'ennuie, je peux pitonner et changer de poste sans déranger personne. Si je n'aime pas un film, je peux sortir sur la pointe des pieds sans que personne n'en fasse un plat. Si je n'aime pas une pièce de théâtre, je suis condamnée jusqu'à l'entracte, et même passé l'entracte. Le collectif est souverain au théâtre. Le clan est fort et ses règles sont strictes. On ne sort pas, au théâtre, à moins d'être téméraire ou exhibitionniste.

C'est Jean-Luc Godard qui dit que la salle de cinéma, c'est le premier lieu de la révolte contre les parents. Le premier geste que l'on fait pour soi. Moi ce que j'aime de la salle de cinéma, c'est son caractère anonyme, le va-et-vient qu'elle permet, la libre circulation des gens et des idées. Je ne retrouve jamais cette liberté-là au théâtre. Le rituel est trop fort, trop

sérieux, trop grave. Quand je suis assise au cinéma, les images m'agressent ou me fascinent. Elles usent et abusent de leur pouvoir sur moi. Quand je suis assise au théâtre, c'est moi qui dois marcher vers la scène, c'est moi qui dois en quelque sorte pénétrer le texte et les personnages. C'est probablement plus déstabilisant, plus compromettant aussi, et c'est pourquoi je ne m'y risque jamais de gaieté de coeur.

Tu dis que le théâtre, c'est la vie, et que le théâtre précède tous les autres arts. Tu as probablement raison et pourtant, à la limite, c'est sans intérêt. Ce n'est pas un concours. C'est juste une question de choix ou de motivation. Toute expression artistique est une forme de vie en soi. Pour moi, le cinéma c'est la vie. C'est une vie figée, contrôlée, parce que la prise, tu la fais cent fois même si tu n'en gardes qu'une, alors qu'au théâtre, la prise c'est tous les soirs. C'est d'ailleurs le cinéma qui m'a fait réaliser cela quand j'ai tourné un documentaire sur le Cirque du Soleil. Je les ai vus faire leur show cent fois et quand je visionnais mon film, je voyais les quatre-vingt-dix-neuf séquences qu'il me manquait.

C'est vrai qu'il y a cette magie vivante de la matière brute au théâtre. L'acteur est là. Il joue sans écran et sans filet. Mais il est là aussi au cinéma, magnifié, amplifié, presque un monstre. La magie du cinéma, c'est celle de la métaphore, de l'ellipse, celle du phantasme



pur, de l'émotion déclenchée par une couleur, un paysage, un visage, une musique. La vie au cinéma est contenue par un cadre. Au théâtre, elle est contenue par le quadrilatère de la scène. Mais ce que je ne retrouve pas au théâtre, sauf dans le théâtre de Lepage, ce sont les gros plans, les contrechamps, les contre-plongées qui te télescopent dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, dans l'intimité des choses et des personnages. Je suis probablement une voyeuse, quelqu'un qui se cache pour mieux observer les autres. Au théâtre, je me sens complètement à découvert, c'est peut-être pour cela que je n'y vais pas souvent. Oui, ça doit être cela...

À bientôt chère Hélène P. J'attends de tes nouvelles impatiemment.

Nathalie P.

Montréal, le 17 mars 1989

Chère Nathalie P.,

J'arrive de deux jours à Québec et je trouve ta lettre. Avoir du courrier me met de bonne humeur. Même les comptes. Parce que ça veut dire que j'existe, que j'ai un nom et une adresse. C'est pratique, j'ai l'identité flottante.

À Québec, je suis allée me faire lire dans les lignes de la main. Ne ris pas. C'est du grand art, pratiqué comme cette femme le pratique. J'adore l'idée qu'on soit écrit au grand complet dans nos mains. Quelque chose s'écrit malgré nous, à notre insu, alors qu'on peine, avec les mêmes maudites mains — aidées accessoirement d'une certaine intelligence, d'une feuille, d'un crayon ou d'un ordinateur — pour seulement essayer de traduire en mots ce qui est déjà tellement mieux écrit dans nos corps, nos mémoires, nos esprits.

Oui, j'aime bien les différences que tu fais entre le cinéma et le théâtre. Je suis d'accord. Sauf que moi, je crois que je n'ai rien d'une voyeuse. (D'ailleurs, je suis très nettement auditive.) Je

Dessin de J. Sennep
paru dans *le Théâtre*,
Bordas.

suis une «faiseuse». Et c'est pour ça que je préfère les arts de scène. Le cinéma est obèse, il met trop de temps à venir (n'y vois, je t'en prie, aucune connotation sexuelle!). J'en sais quelque chose, j'ai écrit un scénario de film qui devrait se tourner bientôt. Mais toutes ces couches de gens qu'il faut traverser, au cinéma, avant d'arriver au produit fini, me tuent. Tout est long et cher au cinéma. Quand le film est présenté aux gens, tu es déjà tellement ailleurs que tu ne sais même plus pourquoi tu l'as écrit. Depuis l'écriture du scénario, j'ai publié deux livres, écrit deux pièces de théâtre dont l'une a déjà été présentée par deux équipes différentes, traduite et lue en anglais. On se sent tellement plus en possession de ce qu'on fait au théâtre. Le cinéma a quelque chose d'occulte. Les décisions se prennent mystérieusement. Et quand je vois les films qui réussissent à se tourner, je me demande comment certains ont pu traverser toutes les douanes du monde du cinéma sans se faire arrêter pour trafic d'insignifiance! (Non, je ne nommerai personne.) Ils doivent avoir un double fond dans leur valise.

Je dis que je suis une faiseuse parce que je préfère *faire* du théâtre que d'en *voir*. Quand j'en vois, je le refais: je suis sur la scène avec les acteurs quand ils sont bons, je suis dans la salle en train de leur donner des notes quand ils ne sont pas bons, je suis dans les coulisses, derrière les rideaux, à côté de l'éclairagiste et dans le pli du costume qui tombe mal, qui ne fait pas corps avec l'interprète, dans le moindre clou du décor quand il cache au lieu de révéler. Je suis dans la peau d'un autre metteur en scène quand je n'aime pas la mise en scène et dans les mots que je réécris quand je n'aime pas le texte. Tu as raison, c'est épuisant. Quand je vois, je refais. À mon corps défendant. J'ai un immense besoin créateur qui transforme sans arrêt ce qu'il touche et le touche. C'est une question de survie. Alors aussi bien rester chez moi pour faire. C'est plus direct.

En même temps, j'adore ça. C'est parce que je refais sans cesse ce que je vois, c'est parce que je gueule, que je démolis et parfois, que je porte aux nues, que j'aime le théâtre. En chanson, je n'arrêtais pas de critiquer la place

et le son de toutes les batteries que j'entendais. Et je me disais que je détestais la batterie, point. Jusqu'au jour où j'ai entendu un vrai bon batteur — et non un tapocheur ou un chasseur de mouches — : je me suis rendu compte que je n'arrêtais pas de chialer contre la batterie parce que j'adorais la batterie et que je n'entendais jamais ce que j'aimais entendre. Tout ça pour dire que c'est tout aussi passionnant d'haïr une pièce que de l'aimer à mort.

Mais voilà, il faut attendre l'entracte pour sortir. Ici, personne n'ose faire de scandale public quand on présente n'importe quoi, sauf Pol Pelletier dans ses meilleurs jours! C'est vrai que le théâtre n'est pas anonyme, qu'on y est vu autant qu'on voit. Surtout quand on est critique, comme toi, ou auteure, comme moi. C'est vrai que c'est chiant de réserver des jours à l'avance, sans savoir si on aura envie, ce soir-là, de voir cette pièce-là. Moi qui aime avoir un agenda vide. Je suis du genre à écrire dans mon agenda ce que j'ai fait et non ce que je vais faire. J'haïs les compartiments, ceux des journées tout autant. Et c'est vrai qu'un siège de théâtre est une sorte de compartiment, numéroté en plus. On peut même savoir où tu es assise. Alors qu'au cinéma, il n'y a ni coulisses ni numéros. Au théâtre, on est obligé *d'assumer*, en plus, ce qu'on en pense.

N'empêche. Je pense que je préférerai toujours me mettre les pieds dans les plats. Au théâtre, j'aime l'idée que je pourrais tirer des tomates *live*, ou noyer la scène et les acteurs sous une cargaison de fleurs *live*, même si je ne le ferai (probablement) jamais. Entre le moment où j'ai fini d'écrire *la Déposition* et le moment où les gens l'ont vue, il s'est écoulé six mois. Les acteurs et moi, on entendait rire et se moucher dans la salle. Et ça fait six ans qu'on patauge dans notre scénario, Carlos et moi, sans avoir vu l'ombre d'un rouleau de pellicule.

Tu auras deviné que je suis d'une nature impatiente. J'ai une admiration sans borne pour la patience des cinéastes.

À toi maintenant. J'aime te lire comme ça. (Autrement aussi, mais c'est pas pareil.) Après

qu'on aura contenté *Jeu*, on devrait continuer.

Au fait, as-tu lu la série d'articles de Foglia sur cette horrible «histoire de Louise» qui a été accusée et condamnée pour abus sexuel sur sa fille de cinq ans, parce qu'elle lui avait écrit une lettre où elle lui disait qu'elle l'embrassait partout, y compris sur le clitoris? Lettre dont le père a profité, bien sûr, pour faire prouver l'abus sexuel, se venger de sa femme et avoir la garde de l'enfant. Je résume, mais Kafka lui-même n'aurait jamais pu imaginer une telle absurdité. La réalité dépasse dangereusement la fiction. Ce n'est jamais une victoire pour la réalité. On peut bien continuer d'écrire du cinéma ou du théâtre. Il faut en plus s'occuper de la réalité. Des amies et moi songeons à faire un recours collectif pour diffamation envers toutes les femmes. Nous sommes prêtes à jurer que nous avons fait la même chose avec nos petites filles et avec toutes celles de nos amies en plus. On verra bien.

Je te passe la parole, à tout de suite,

Hélène P.

Montréal, le 28 mars 1989

Chère Hélène P.,

Je t'écris une semaine plus tard dans les Maritimes comme si je n'avais pas vu le temps passer ni la guillotine des échéances tomber. J'arrive de quatre jours à la campagne, à patauger dans la boue des ruisseaux, à sniffer la neige au gros sel qui fond sur les pentes de ski, à regarder le soleil jusqu'à ce qu'il tourne de l'oeil et à me dire que je voudrais passer le restant de ma vie à la contempler.

Ta lettre m'a beaucoup fait rire. En la lisant, je t'imaginai comme dans un film de Jacques Tati. Tu t'agitais, tu gesticulais, tu pestais, tu cassais les pieds à tout le monde dans ton théâtre. Je te voyais faire les cent pas sur la scène et te prendre tour à tour pour le texte, l'acteur, le metteur en scène, te prendre même pour le

programme et pour la moitié de billet déchiré dans la main du spectateur. Si je comprends bien, tu n'es pas seulement une auditive et une faiseuse, tu es aussi une incorrigible matérialiste. Il te faut t'incarner dans la matière, dans le pli du costume comme dans le velours tapé du fauteuil, pour vivre et participer au théâtre.

Moi, c'est le contraire. J'aime toujours mieux faire ce petit pas de reculons, ce petit pas qui installe la distance et permet de voir. Je suis une voyeuse, je te l'ai dit, mais je me rends compte que le lieu le plus sûr pour moi, c'est encore dans ma tête. J'imagine et je réalise les plus beaux films dans ma tête. C'est quand il faut leur donner vie à travers une structure, une technique, une matière, que je désespère, comme si tous ces obstacles freinaient le rêve, le réduisaient, le tuaient. C'est probablement pourquoi le roman m'intéresse. Le roman est un film en soi. Un film que chaque lecteur réalise pour lui-même.

J'ai des milliers de films dans les archives de ma tête. Les films des autres et les miens. Ceux



que je n'ai pas encore tournés, ceux que je ne tournerai jamais, et je pourrais presque me suffire de cette banque imaginaire. Car dès que je sors un film de la filière, dès que je me bats avec une histoire sur papier, l'histoire m'échappe, les personnages foutent le camp, moi-même je pars en peur sur trente pistes à la fois. Je n'aime pas le fait de choisir une histoire plutôt qu'une autre. Je n'aime pas le fait de choisir une histoire et d'en tuer cent autres. Créer, écrire, c'est toujours renoncer à quelque chose et moi je ne veux renoncer à rien.

C'est absurde, je le sais, c'est pourquoi des fois, je me donne un coup de pied au cul et j'émerge de mon coma imaginaire. Dans ce temps-là, c'est immanquablement du cinéma que je veux faire. Le théâtre ne m'effleure jamais l'esprit. Je ne saurais trop dire pourquoi. Une question de désir sans doute. De désir, d'éducation, de culture. Le théâtre n'a jamais fait partie de ma vie même si j'ai eu ma première expérience théâtrale à sept ans. À l'école primaire, on montait *la Belle au bois dormant*. J'étais en amour avec le prince charmant, comme de raison. Malheureusement pour moi, la maîtresse d'école avait décidé que je ferais une bonne sorcière plutôt qu'une belle au bois dormant. Alors, bye, bye, le prince charmant. Après cette première déception amoureuse et théâtrale, je n'ai pas remis les pieds au théâtre avant l'âge de dix-sept ans. La pièce s'appelait *Les oranges sont vertes*. Et j'étais plutôt verte en sortant moi aussi. Dix ans s'étaient écoulés depuis ma première rencontre théâtrale. Dix ans que j'ai passés branchée sur le gros poumon du rock'n'roll. Dix ans à lire Kerouac et Zola et à rêver des fleurs qui me pousseraient dans les cheveux le jour où je débarquerais en Californie. Le théâtre n'était pas à la mode dans ce temps-là. Pas dans mon monde à moi, en tous les cas. L'heure était aux grands rassemblements électriques, pas aux messes en circuit fermé. Je croyais que la musique allait changer le monde, que nous allions changer le monde.

Lorsque je me suis réveillée, le monde n'avait pas changé et moi je jouais toujours de la guitare comme un pied. Mais au cégep où je venais de m'inscrire, il y avait des caméras

super 8 et autant de pellicule que l'on pouvait en manger. Le cinéma est devenu, pour moi, de la musique en images. Une façon d'écrire avec des couleurs, des perspectives, des paysages, des visages. Une façon de participer à la vitesse et à la mouvance du temps. Il y avait pourtant des cours de théâtre à mon cégep. Il y avait aussi du monde de théâtre, du monde qui traînait ses grands airs explorés dans la grande salle. Du monde que j'évitais.

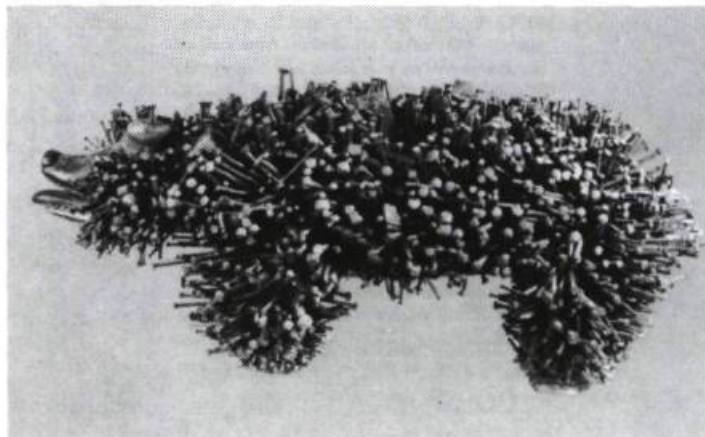
Question d'éducation, de milieu, de culture, de gang aussi. Et moi qui travaille en solitaire devant mon écran vert, je crois que j'aime le cinéma pour le *trip* de gang qu'on y vit. Un plateau de tournage, c'est comme une équipe de hockey formée pour une durée limitée. C'est une famille flottante sur une île déserte, c'est une bulle qui se souffle collectivement. C'est surtout une gang de monde réunie dans un *noubere* au nom d'une idée qui n'existe pas, comme dirait Adjani. C'est du monde qui prend un pari sur l'air, la lumière et le bulletin de météo de la journée.

Ce que j'aime du cinéma, c'est que tu peux passer cinq heures sur le bord d'une autoroute à te les geler devant l'éternité. Tu peux passer cinq heures à attendre une plan de trente secondes, qui fatalement sautera au montage. Tu peux gaspiller des centaines de milliers de millions de dollars pour du vent, de la fumée, de la poudre à éternuer. Il y a quelque chose de follement gratuit dans cet art qui coûte pourtant si cher. Quelque chose de parfaitement absurde. C'est mille étapes toutes plus laborieuses que l'étapisme à Claude Morin. Mille étapes marquées par un rituel. Je me souviendrai toujours du regard de Gilles Carle croisé dans un couloir de l'O.N.F. Je venais de lui apprendre que mon foutu film en était rendu au *mix* final. Carle me lança avec un air rêveur: tu vas voir, c'est un des plus beaux moments. Il avait raison. Le film arrivait au bout de son parcours. J'étais assise dans le noir, devant une immense console de son. Mon film était projeté en 35 mm en avant et je me souviens de m'être sentie pendant quelques secondes comme le maître du monde.

Les gens de cinéma travaillent pendant des semaines, des mois, parfois des années, en laboratoire fermé. Des fois, on dirait presque que c'est dans le laboratoire qu'ils voudraient rester tant il leur en coûte de lâcher leur film. Leurs prévisionnements ont toujours quelque chose de clandestin. Une atmosphère de secret entoure l'oeuvre, le sentiment qu'on a monté un coup contre le monde entier. J'aime cette atmosphère de complot qui rôde au cinéma. J'aime que les choses gardent leur secret avant d'éclater au grand jour. C'est probablement la même chose au théâtre, sauf qu'au théâtre, tout se passe plus vite. Une pièce peut naître et mourir en l'espace de six mois. Un film aussi, mais il restera toujours la cassette qu'on pourra se visionner les soirs de pluie ou de tempête de neige. Il restera des images et des couleurs figées dans le temps, glissées entre les pages du cinématographe.

Le cinéma est long, c'est vrai. Il est lent, laborieux, tu as raison. Un an s'est écoulé entre le tournage de mon film et aujourd'hui, et le film n'est toujours pas fini. J'attends encore ché pu trop qui ou ché pu trop quoi pour tirer un trait définitif. Et j'ai dû écrire au moins 492 reportages et chroniques entre-temps. N'empêche que je serais prête à renoncer à bien des chroniques pour repartir en tournage demain. Quant au théâtre, il existe en dehors, à côté de moi. Cela ne veut pas dire que je n'aime pas le théâtre, au contraire. J'aime un certain type de théâtre. Celui de Gilles Maheu, de Robert Lepage, celui de Michel Tremblay et de Marie Laberge. J'aime le théâtre qui est rock'n'roll, celui qui te cloue sur ton siège, celui qui te bouscule et te chavire de l'intérieur. Le théâtre qui bouge même si tout autour est immobile. Ce théâtre-là j'irai toujours le voir, comme j'irai toujours écouter Bruce Springsteen, *if you know what I mean*.

Bon, assez parlé pour aujourd'hui. Oui, j'ai lu Foglia et l'histoire de sa Louise. Non, je ne suis pas d'accord. Le juge est con, les avocats aussi, mais Louise n'est pas très brillante non plus. Les fleurs dans les cheveux, les jupes en terre cuite et le besoin de toujours sortir son utérus au déjeuner, ce n'est pas ma culture. Moi, j'em-



Chien planté de clous.
Fétiche congolais
porte-bonheur.

brasse les gens comme les petites filles de quatre ans sur la joue. Sur ce, je te quitte chère Hélène P. À la prochaine chicane.

Nathalie P.

Montréal, le 6 avril 1989

Chère Nathalie P.,

C'est bien la première fois de ma vie que je me fais traiter de matérialiste! C'est pourtant toi le signe de Terre... Mon astrologue va être ravie: il paraît que la matière est justement mon karma dans cette vie. C'est ma faille parce que j'ai la Lune Noire en Maison II. Alors, bonjour la matière! Je dis ça pour t'en «spotter», mais aussi pour te faire rire. J'aime faire rire, même de moi. N'empêche que c'est vrai. J'ai du mal à m'incarner, la matière étant, comme chacune sait, essentiellement composée de limites. Et quand je vois une limite quelque part, je cherche immédiatement le moyen de la dépasser, comme sur l'autoroute. Rien à faire, les Béliers sont des spécialistes de la tête contre les murs. Ils ne comprennent ni les murs, ni les mesures, ni les institutions, ni les grilles, ni les hiérarchies, ni le principe du patron, ni rien de ce qui pêche par le cadre. Le feu prend la forme de ce qu'il consume, non? On dit qu'il couve, qu'il traverse, on dit des flammes qu'elles lèchent. Le feu entoure et pénètre la matière, il

la transforme.

Mais c'est probablement pour cette raison que j'ai un infini besoin de matière. Parce que je suis en manque. Si tu savais comme, moi aussi, j'ai cette merveilleuse faculté de vivre dans ma tête. Je ne me tirerai jamais une balle dedans, c'est ma maison. Une maison mobile, confortable.

Tu sais, je n'arrive pas à vivre comme du monde en ce moment. On dirait que je n'ai plus de protections. Tout m'écorche. Peut-être parce que je n'ai pas écrit une ligne pour moi depuis ce moment béni du mois d'août où j'ai fini la première version de ma deuxième pièce. J'avais un urgent besoin de l'écrire, celle-là. Parce que c'était la deuxième, justement. Pour savoir si j'étais capable d'en écrire une autre. J'ai su que j'écrirais toujours seulement à ce moment-là. Pas avant. Avant, c'était les autres. Et l'écriture ne dépend que de soi. J'ai su savoir ça. J'essaie de m'en souvenir aujourd'hui, quand le feu que je contiens fait de moi une grande brûlée. En serai-je transformée? Je ne le sais pas encore.

Je suis fatiguée. Je trouve qu'il n'y a pas assez de femmes nulle part. Le gars se porte encore beaucoup en ce moment (à gauche comme à droite! Petite farce grivoise en passant...). Il se porte très bien et nous, nous sommes toujours aussi invisibles (une très grande qualité, cependant, pour la guérilla...), aux endroits où ça

paraît le plus qu'on l'est. Pour une majorité, on fait dures! C'est comme les francophones au Québec... J'en ai marre que la moindre petite angoisse existentielle masculine devienne illico l'expression d'une si «belle sensibilité» de gars. Viarge! Notre «belle sensibilité» à nous remplit toujours des salles... de femmes, principalement. As-tu été voir le *show* de Clémence? Même elle a droit à 75% de femmes dans ses salles. Beaucoup de femmes sont touchées par l'univers des hommes, mais peu d'hommes sont même intéressés par l'univers des femmes. (Je parle des femmes qui écrivent, qui font, pas de celles qui disent les mots que des hommes écrivent pour elles. Celles-là sont forcément plus visibles, les hommes adorant, encore aujourd'hui, jouer les Pygmalion.) C'est la réalité la plus démobilisante que je connaisse.

Tu ne seras probablement pas d'accord. Manifestement, tu as plus de coffre que moi pour traverser tout ça, à tout le moins plus de sang-froid. Moi j'ai besoin de sentir la vibration des autres femmes, en création comme ailleurs, pour me donner du courage. Ça me rend fragile. As-tu entendu cette extraordinaire histoire du grand musicien de jazz (dont le nom m'échappe ici) dont on a su que c'était une femme quand il est mort? Elle devait savoir qu'elle n'aurait pas droit au génie autrement.

Moi je vais continuer. Je vais *faire*. Je vais produire, en espérant violemment que d'autres femmes «fassent face» aussi. Et je vais donner un *scoop* à *Jeu* (vu que c'est une revue sensationnaliste qui ferait des bassesses pour un *scoop*, on le sait!...). Je vais, en plus d'écrire, faire de la mise en scène un jour prochain. (Ouache! Une auteure qui fait de la mise en scène? Ici, c'est une vision d'horreur.)

Je repense à ta dernière lettre tout à coup. C'est vrai que le théâtre est fugitif, éphémère. Il ne reste jamais rien que quelques photos, des articles et parfois un mauvais vidéo, en plan général et caméra fixe, parce qu'on n'a pas les moyens. Je me demande bien pourquoi je le préfère malgré tout au cinéma, moi que l'éphémère angoisse. Peut-être parce qu'une pièce a la possibilité d'être jouée mille fois, par mille

Monsieur Hulot
gesticulant, dans un
film de Jacques Tati.
Photo : C. Dino.





équipes différentes. Et même — rêvons — simultanément montée dans tous les pays du monde, avec des gens de la place. Ça n'arrive jamais, je sais. Mais ça pourrait arriver. Un film est imposé dans sa version unique et définitive (même si on connaît quelques cas de *remakes*). On change seulement la langue en sous-titres ou en mauvais doublages. Le théâtre est une matière plus malléable, c'est un texte qui se promène de mains en mains et qu'un autre peuple peut faire sien. Tu ne trouves pas ça magnifique? Comme auteure, ça me bouleverse. (Eh qu'elle est émotive...)

J'ai été ravie d'apprendre que tu étais déjà une sorcière à la p'tite école. Je me doutais bien que tu devais avoir été très précoce. Quel courage d'avoir persisté! (D'autant plus qu'on t'a si souvent brûlée vive sur la place publique...)

Je te donne le dernier mot. (Je préfère te le donner parce que je sens que tu dois être capable de le prendre sans permission...) Deux fortes têtes comme nous, normalement, se l'arracheraient. Mais nous ne sommes pas normales. Et j'espère que nous ne le serons jamais.

Sorellement (je sens que je vais te faire hurler de rire avec ce dernier mot),

Hélène P.

Montréal, le 9 avril 1989

Chère Hélène P.,

J'imagine qu'il faudrait terminer en beauté avec une belle conclusion. Mais voilà, je n'en ai pas. Pas de conclusion, pas de message à lancer, pas de déclaration à faire, pas de commentaire à ajouter. Je viens de lire, dans la *Gazette* d'aujourd'hui, la chronique d'un monsieur Ed Bantey (le mari de madame) sur mon auguste personne. Le titre m'a fait bondir: «La grande prêtresse du nouveau journalisme songe à faire des petits». Je savais que j'avais des ascendants sorcière, mais je ne savais pas que j'étais une grande prêtresse. Quant aux petits, c'est vrai que j'y pense comme n'importe quelle fille de trente-cinq ans dans une province-pays sur le point de disparaître. De là à dire que j'y songe sérieusement et que je n'en dors pas la nuit, il y a un monde. En fait, je veux bien faire un ou deux petits, pour autant que j'accouche avant d'un roman, que je tourne un deuxième film, que je règle mes problèmes existentiels et que je gagne sinon le 6-49, du moins la Mini Loto. La probabilité de réunir toutes ces conditions à la fois étant pratiquement nulle, disons que je ne ferai pas de petit avant un petit bout de temps.

Tu m'écris que c'est seulement à ta deuxième pièce que tu as su que tu écrirais toujours. J'avoue que je me sens un peu comme cela. En *stand by*. En attente d'une sorte de révélation intérieure. Et je me demande si c'est un processus normal de la création ou un trait de la société québécoise. On a toujours l'impression ici au Québec que c'est facile de faire quelque chose une première fois. Non seulement tu

jouis d'une sorte d'immunité du milieu, mais les gens au pouvoir, ceux qui tiennent les cordons de la bourse, ceux qui t'ouvrent les portes de la salle d'accouchement, sont toujours prêts à te parrainer, prêts à te paterner, dans cette première gestation. C'est après que cela se corse. C'est après qu'ils te jugent, après qu'ils te scrappent, après qu'ils décident de passer au suivant parce qu'ils t'ont déjà donné ta chance et qu'une chance comme celle-là ça n'arrive qu'une fois. Au deuxième, non seulement tu énonces clairement tes intentions de continuer, mais tu dois prouver que t'as réellement quelque chose à dire pour avoir le droit de continuer. Au deuxième, tu es face à toi-même, face à tes limites, face à ta réelle identité, face au dur désir de durer.

Moi quand je me suis retrouvée dans le merveilleux monde du cinéma en tant que réalisatrice, je me suis sentie ti-cul comme à dix-sept ans. Je n'étais plus Nathalie Petrowski, grande prêtresse du nouveau journalisme. J'avais du jour au lendemain perdu tout mon pouvoir de persuasion. J'étais dans un territoire inconnu, j'étais comme n'importe quel autre ti-cul qui

veut faire un premier film. J'avait tout à prouver aux autres et à moi-même.

Et ce premier film, que j'ai fait de peine et de misère, n'est pas vraiment concluant. En tous les cas, pas pour moi. Chaque fois que je le regarde, je vois toutes les gaffes que j'ai commises par ma faute, ma propre faute. Tout ce que j'aurais pu éviter mais que je n'ai pas su. Tout ce que j'aurais pu faire mais n'ai pas fait. Des fois je me sens comme quelqu'un qui vient d'avoir un accident d'auto et qui, une fois passé le choc, ne pense qu'à reconduire au plus sacrant.

Moi aussi j'attends un deuxième film et même un premier roman pour savoir. Savoir ce que je vau vraiment. Savoir si je dois continuer ou oublier cela à jamais. Savoir si je suis équipée pour affronter le gouffre de la création et si j'ai le talent pour le faire. Savoir si je me suis trompée ou si au fond, j'avais raison. En journalisme, je ne me pose jamais ces questions-là. Tout cela va de soi. Je suis Nathalie Petrowski, la fendante, la baveuse, la méchante de service, celle que tout le monde aime détester ou vice



«Je déteste le réalisme au théâtre.» (Hélène P.) «[...] il y a cette magie vivante de la matière brute au théâtre.» (Nathalie P.) Marionnettes vénitiennes du XVIII^e siècle. Photo : Bibliothèque nationale de Paris.

versa. Mais face à un projet de création, je ne suis plus rien du tout. Je ne suis que vertige, doute, et appréhension. Rien n'est acquis, tout est toujours à recommencer. C'est la beauté de la création, c'est son danger aussi.

Évidemment j'aime le danger, j'aime prendre des risques. C'est ma façon de me tenir en vie, en forme, ma façon de réagir contre l'ennemi, celui qui mine, qui paralyse, celui qui endure, celui qui installe l'indifférence. Cet ennemi-là me guette, je le sens, et j'essaie de le fuir comme la peste, quitte à m'étourdir, quitte à faire des conneries, quitte à passer pour suicidaire en entreprenant des choses à l'aveuglette sans jamais savoir dans quoi je m'embarque. Montre-moi un précipice et je serai toujours la première à sauter pour déjouer l'ennemi.

Sauf que, vois-tu, l'ennemi pour moi, c'est pas les hommes, c'est pas le pouvoir, c'est pas l'absence de femmes, encore qu'il est vrai que nous pourrions être une plus grosse gang que nous sommes, mais l'ennemi pour moi, c'est celui qui est à l'intérieur de soi, c'est celui qui empêche bien des femmes, et des hommes aussi, d'aller plus loin, d'avancer, de se secouer, d'agir pour que les choses changent. Pour moi, ce n'est jamais juste une question de lutte de pouvoir ou de guerre des sexes, même si de nature, je suis plutôt guerrière. Les hommes, y'en a des bons comme des mauvais, y'en a des cons, des chiants, des bornés mais y'en a aussi des intelligents, des fins, des futés. Comme les femmes d'ailleurs. Et s'il est vrai qu'à chaque fois qu'un gars montre sa belle sensibilité en lavant la vaisselle, tout le monde est à ses pieds, il est aussi vrai qu'à chaque fois qu'une femme accède au pouvoir, tout le monde est à ses genoux. Bon, d'accord, les femmes n'occupent pas assez le territoire, en cinéma c'est encore pire qu'au théâtre. *So what?* Je ne peux pas passer ma vie à me morfondre pour mes soeurs. Je ne peux pas passer ma vie à attendre que les salles de Clémence soient remplies d'hommes rouges ou roses. Moi, je n'attends rien de personne. C'est la meilleure façon de ne pas être trop déçue et, parfois, d'être agréablement surprise. C'est une vieille tactique d'Ukrainienne misanthrope et renfrognée que



Sensibilité de gars :
le Jeune Homme au
bleuier, de Van Gogh.

je pratique malgré moi. Un jour, peut-être, mais en attendant, qu'est-ce qu'on fait? En attendant, on se grouille le cul.

Voilà chère Hélène, c'est le mot de la «faim». Nous ne sommes pas normales, dis-tu. Je ne saurais le dire. Des fois je me sens très, pour ne pas dire trop, normale. D'autres fois, j'aspire à le devenir. Qui est normal, qui ne l'est pas, difficile à dire. Moi je veux juste vivre sans m'endormir. Alors salut, chère soeur délinquante. La prochaine fois, on ira prendre un café au lieu de s'écrire.

Nathalie P.

hélène pedneault et nathalie petrowski